

CANDIDE MARIÉ

OU IL FAUT CULTIVER SON JARDIN.
COMÉDIE en deux Actes, en Prose et Vaudevilles

BARRÉ, RADET. ()

1788

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roi, le Vendredi 20 Juin 1788.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mai 2023. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

CANDIDE MARIÉ

OU IL FAUT CULTIVER SON JARDIN.
COMÉDIE en deux Actes, en Prose et Vaudevilles

Par MM. RADET et BARRÉ

À PARIS, Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place de
la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES, ACTEURS.

CANDIDE, M. d'Orsonville.
MADAME CANDIDE, Mde Desforges.
JUSTIN, leur fils, Mlle Carline.
PANGLOSS, M. Rosiere.
MARTIN, M. Favart.
CACAMBO, M. Raymond.
CALEB, M. Courcelle.
ZULMIS, fille de Caleb, Mlle Desbrosses.
ZÉLIE, autre fille de Caleb, Mlle Buret.
OSMIN, mari de Zulmis, M. Solier.

La scène est en Turquie, près de Constantinople.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre rustique. Elle doit, par sa décoration, annoncer que la scène est en Turquie. L'action commence un peu avant le jour.

CACAMBO, seul.

Air : Fanfare de Saint-Cloud.

Nos Philosophes sommeillent,
Exempts de maux et de soins ;
Moi, les chants des coqs m'éveillent
Pour songer à leurs besoins.
5 De même que la science
Doit instruire l'ignorant;
De même c'est l'ignorance
Qui doit nourrir le savant.

Ce que c'est pourtant que la destinée, et comme le hasard se plaît à disposer de nous ! Qui croirait que sur les bords de la Propontide, à quelques milles de Constantinople, cette petite métairie renferme le Seigneur Candide, élevé jadis en Westphalie, dans le château de Monsieur le Baron de Tundertentronck ; la fille de ce même Baron, devenue femme de ce même Candide ; le docteur Pangloss, leur ancien précepteur ; le savant Martin, qui travailla jadis pour les libraires d'Amsterdam ; et enfin, moi, Cacambo, né en Espagne, qui, après avoir fait tous les métiers dans tous les pays, suis aujourd'hui réduit à servir ces gens-là ? Ah ! Que voilà un beau sujet de réflexion, et comme on voit que... les effets et les causes... sont produits par un certain rapport... qui fait que... les événements de la vie... Eh bien, ne voilà-t-il pas que je raisonne, et que par conséquent je ne sais ce que je dis ! Je suis si accoutumé à entendre nos philosophes, que leur manie me gagne. Songeons bien plutôt à porter vendre à la ville le produit de notre petit jardin... Allons, Cacambo, du courage, mon garçon, de la gaieté.

Pendant les couplets suivants, il arrange des fruits et des fleurs dans un panier.

Air : Mes enfants, travaillons gaiement.

10 Toujours dispos, toujours joyeux,
Bravons le sort, s'il est contraire ;
Aimons la paix, fuyons la guerre,
Sans projets, sans former de vœux.
Un homme sage doit connaître,
15 Qu'en ce monde, pour être heureux,
Il ne faut pas chercher à l'être.
Il ne faut pas chercher à l'être.
Le travail est notre soutien ;
Heureux l'homme qui sans relâche,
Sait tous les jours remplir sa tâche,
20 Sans jamais murmurer de rien :
Il trouve au bout de la semaine
Qu'il est moins de mal que de bien,
Et plus de plaisir que de peine.
Et plus de plaisir que de peine.
25 Si la fortune aveuglément
Place les biens qu'elle dispense,
Jouissons-en avec prudence,
Comme du bonheur d'un moment.
Bien sot est celui qui s'y fie.
30 Manquant de tout, souffrir gaiement,
C'est la bonne philosophie.
C'est la bonne philosophie.

Voilà, je pense, tout ce qu'il me faut. Eh ! J'oubliais bien l'essentiel, ma foi ; les manuscrits des docteurs Pangloss et Martin, que je dois vendre à Constantinople. Le produit de ces chef d'oeuvres suffira, disent-ils, pour faire notre fortune à tous : je le souhaite, mais j'en doute. J'entends du bruit dans le jardin... C'est sans doute l'aimable Justin, mon jeune maître, que les ennuyeuses leçons de ses deux précepteurs ont fait désertir la maison paternelle, et qui vient tous les matins, avant le jour, placer en secret des fleurs dans le bosquet chéri de sa mère.

SCÈNE II.

Cacambo, Justin.

JUSTIN entr'ouvrant doucement la porte.

Air : Toujours seule, disait Nina.

Es-tu seul, ami Cacambo ?

CACAMBO.

Oui : vraiment, c'est lui-même.
35 Nous apportez-vous du nouveau ?

JUSTIN.

D'une mère que j'aime
Je viens embellir le séjour,
Et par-là, j'espère qu'un jour
Elle verra,
40 Elle saura
Qu'en tous temps son fils l'aura

Montrant son coeur.

Là.

CACAMBO.

Le bon coeur ! Ah ! Monsieur, les fleurs que vous donnez
à Madame votre mère lui font grand plaisir ; elle est bien
éloignée de deviner qui les lui apporte.

JUSTIN.

Donne-moi promptement des nouvelles de mes chers
parents : comment se portent-ils ?

CACAMBO.

À merveille. Madame votre mère grondant, selon sa
coutume, du matin au soir ; Monsieur votre père
l'endurant avec peine, et vous regrette tant sans cesse.

JUSTIN.

Mon bon père ! Pangloss et Martin se disputent
toujours ?

CACAMBO.

Comme vous dites.

Air : Il est toujours le même.

Dans ce logis toujours tout est de même :
Chaque savant

45 S'en va souvent
Rêvant,
Ou bien désapprouvant
De l'autre le système.
Candide, comme avant,
50 Près d'eux tourne à tout vent,
Et n'oserait penser d'après lui-même.

JUSTIN.

Air : La fête des bonnes gens.

Combien est préférable
La sage et simple raison
Du vieillard respectable
55 Qui m'admet dans sa maison !
Près de lui tout est tranquille ;
Point de bruit, point de savant.
Le bonheur n'a pour asile
Que le toit des bonnes gens.
60 Le bonheur n'a pour asile
Que le toit des bonnes gens.

CACAMBO.

Eh, dites-moi, Monsieur, je vous prie, ce vieillard respectable a-t-il des enfants ?

JUSTIN.

Deux filles.

CACAMBO.

Je m'en doutais... Grandes ?

JUSTIN.

L'aînée est mariée.

CACAMBO.

Et la cadette, en âge de l'être ?

JUSTIN.

Je le crois.

CACAMBO.

Fort bien.

Air : Vous autres jeunes fillettes.

Tenez, Monsieur, je devine
Que l'Amour, ce Dieu malin,
Vous conduit à la sourdine ;
65 Convenez-en.....

JUSTIN.

Eh mais...

CACAMBO.

Hein ?

JUSTIN.

Eh mais...

CACAMBO.

Quoi ? mais, c'est oui ?

Mon doute est évanoui.

JUSTIN.

Air : De Joconde.

Eh bien, s'il faut te l'avouer,
Oui, j'adore Zélie.

CACAMBO.

70 Monsieur, je ne saurais louer
Une telle folie ;
Outre qu'il est à craindre ici
Plus d'une catastrophe,
Croyez-vous qu'on devienne ainsi
75 Un docte Philosophe ?

JUSTIN.

Air : Regard vif et joli maintien.

Je respecte fort les leçons
De la grave philosophie ;
Mais je préfère les chansons
De la douce et tendre Zélie.
80 Un Philosophe en sait beaucoup ;
Oh ! sa science est infinie ;
Il raisonne fort bien de tout ;
Un Philosophe en sait beaucoup.
Qui sait plus encor ?... Douce amie.
85 J'ai lu, dans un livre nouveau,
Une histoire que je révère :
Un jeune homme bien fait et beau
Faisait le malheur de son père ;
Aucun maître ne pouvait rien
90 Sur son ignorance infinie ;
Il était gauche en son maintien ;
Il ne pouvait apprendre rien.
Que lui manquait-il ?... Douce amie.
Dans un vieux et triste château
95 Végétait le pauvre Sargine ;
Mais par bonheur dans ce château,
Était une aimable cousine.
Il devint un homme nouveau

Par les leçons de sa Sophie ;
100 Il devint grand et généreux ;
Il devint brave et valeureux.
Qui sut le former ?... Douce amie.

CACAMBO.

Eh, voilà donc le précepteur que vous choisissez ?

JUSTIN.

Air : Rien ne me plaît, s'il ne vient de Lisette.

Pourquoi faut-il qu'à des maîtres sévères,
Presqu'en naissant, nous soyons asservis ?
105 Discours plus doux, préceptes moins austères,
SerAient bien mieux écoutés et suivis.
Les leçons que sitôt on oublie
Se graveraient en traits puissants ;
Sous les dehors de la folie
110 La raison charmerait nos sens :
C'est en sortant d'une bouche jolie
Qu'elle a des droits sur un coeur de quinze ans.

CACAMBO.

Air : De tous les Capucins du monde.

De tous les jeunes gens du monde,
Ainsi la conduite se fonde
115 Sur des principes condamnés.
Ils quittent, dans leur folle ivresse,
Les maîtres qu'on leur a donnés,
Pour se donner une maîtresse.

JUSTIN.

Le jour va bientôt paraître... Je crains qu'on ne
m'aperçoive, et je m'enfuis. Adieu, continue à me garder
le secret.

CACAMBO.

Soyez tranquille, allez... Mais, j'entends quelqu'un. Oh !
Oh ! Déjà le Seigneur Candide !

SCÈNE III. Cacambo, Candide.

CANDIDE.

Air : Que ne suis-je la fougère ?

D'une triste destinée,
120 Quand le malheur nous poursuit,
Les peines de la journée
Se retracent dans la nuit.
Pour le tourment de mon âme
Deux grands maux sont réunis ;
125 La présence de ma femme,
Et l'absence de mon fils.

CACAMBO.

Il est grand jour. Ce n'est pas tout de se désoler, il faut encore aller à la ville et rapporter de quoi dîner. N'est-il pas vrai, Monsieur ?

CANDIDE.

Je n'avais que mon fils pour me consoler, et il m'a quitté sans que je sache ce qu'il est devenu ! Ah ! Mon cher Cacambo, je suis bien à plaindre !...

CACAMBO.

Vous aimez à vous chagriner aussi... Par exemple, à l'égard de votre femme, vous êtes, je crois, trop regardant... Tenez, mon cher maître...

Air : Tu croyais en aimant Colette.

Moi, je tiens, pour règle première,
Qu'un bon mari, peu curieux,
Doit, pour dormir la nuit entière,
130 Pendant le jour fermer les yeux.

CANDIDE.

Cela m'empêcherait-il d'être en bute à sa mauvaise humeur, à son caractère intraitable ?

CACAMBO.

Ah ! Monsieur, il y a des moyens de remédier à tout cela.

Air : Du pas redoublé.

Si j'avais malheureusement
Une méchante femme ;
Au lieu d'être complaisamment

135 Aux ordres de Madame ;
Savez-vous ce que je ferais
Dans cette circonstance ?
Avec fermeté je prendrais...
Je prendrais... patience.

Il sort.

SCÈNE IV.

CANDIDE, seul.

Air : Du pauvre monde.

J'ai voyagé,
140 J'ai tout vu, tout jugé ;
Partout les hommes sont les mêmes ;
Faux et trompeurs,
De mensonges, d'erreurs,
Appuyant d'absurdes systèmes.
145 Ils m'ont persécuté,
Rebuté,
Rejeté ;
Moi, j'obligeais, suivant mon habitude ;
Eh bien, on m'a trompé,
150 Dupé,
Et, sans égard, volé,
Pillé ;
Je n'ai rencontré qu'ingratitude.
De tout mon bien,
155 Il ne me reste rien,
Que ma petite métairie :
Là, sans projets,
Sans désirs, sans regrets,
Je croyais terminer ma vie,
160 Espérant qu'en ces lieux
Tout serait pour le mieux.
De cet espoir enfin je me défie.
Quel est mon embarras !
Hélas !
165 Quoi ! Ne trouver jamais
La paix
Dans la paisible Philosophie.

SCÈNE V. Candide, Pangloss, Martin.

PANGLOSS et MARTIN.

Air : Monsieur Charlot.

Grâce au Traité
Que je viens de produire,
170 Mon siècle va s'instruire,
Et la postérité.
Bien imprimé,
Bien estimé,
L'ouvrage, avec délire
175 Doit être famé.
Les envieux,
Bien furieux,
Contre lui vont médire ;
Il n'en ira que mieux.

Famé : Vieux terme de Palais qui signifie réputation. il est d'usage en cete phrase : il a été rétabli en sa bonne fame et renommée. Et de là est venu l'adj. Famé, qui ne se dit qu'avec l'adverbe bien ou mal. [F]

CANDIDE.

Air : On compterait les diamants.

180 Eh ! De quoi vous occupez-vous !

PANGLOSS.

Le projet n'est point illusoire,
Puisqu'il fera venir chez nous
De l'argent avec de la gloire ;
Et dans ce monde, en vérité,
185 Il est bien doux, ne vous déplaie,
Allant à l'immortalité,
De passer sa vie à son aise...
De passer sa vie à son aise...

CANDIDE.

Vous avez raison. Mais, en attendant....

Air : De mes moutons le nombre augmente.

De mes chagrins, le nombre augmente.
190 L'Hymen a trompé mon attente :
D'un lien formé par l'amour,
Le plaisir a fui sans retour.
C'en est fait ; j'ai vu disparaître,
Et pour jamais, le bonheur de ces lieux.
195 Ah ! Dis-moi donc, dis-moi, mon maître,

Bis.

Pourquoi ma femme est changée à mes yeux.

PANGLOSS.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

De pareilles métamorphoses
Ne m'étonnent pas, Dieu merci ;
Car, pour le bon ordre des choses,
200 Cela doit arriver aussi.

MARTIN, à Candide.

Mon cher, votre erreur est extrême,
Il faut l'avouer entre nous :
La Baronne est toujours la même
Mais vous, vous êtes son époux.

CANDIDE.

Je la préviens en tout.

PANGLOSS.

En tout absolument ?

CANDIDE.

Que voulez-vous dire ?

PANGLOSS.

Tenez, mon cher élève, vous êtes un bon humain, le
meilleur enfant du monde : mais cela ne suffit pas
toujours.

Air : J'ignorais comme on fait l'amour.

205 La femme boude pour un rien ;
On l'apaise aussi par un rien ;
Mais pour faire valoir ce rien,
Il est une manière.
Oui, mon cher, essayez, vous pourrez plaire
210 Avec ce moyen ;
C'est un rien,
Mais ce rien,
Encore faut-il bien
Le faire.

CANDIDE.

Vous croyez ?

MARTIN.

Eh oui, conseillez-lui la douceur, il en fera de belles.

Air : Je n'aimais pas le tabac beaucoup.

215 Quand une femme a dans son esprit
Quelque dessein que l'on contredit,
Quoi qu'on puisse représenter,
Elle veut l'emporter,
Et fait, en disputant,
220 Tant,
Qu'on la craint à jamais ;
Mais,
Pour lui donner d'abord
Tort,
225 Il faut crier plus fort.

PANGLOSS.

Air : Valet chez une fermière.

Eh ! non, non, soyez docile,
Évitez tout ce tracas ;
Cédez toujours.

MARTIN.

Ne cédez pas.

230 Quoi donc, époux imbécile,
Pour se rendre honteusement,
Faut-il se vaincre à tout moment ?

PANGLOSS.

Oui, Monsieur.

MARTIN.

Quelle chimère !

PANGLOSS.

235 Un homme prudent, confrère,
Ne doit combattre jamais,
Quand, pour les frais de la guerre,
Il peut acheter la paix.

CANDIDE.

Eh quoi, Messieurs, toujours d'opinion contraire dans les
conseils que vous me donnez !

PANGLOSS.

C'est mon avis qu'il faut suivre.

MARTIN.

C'est le mien.

PANGLOSS.

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

Allez, reposez-vous sur moi ;
Je saurai bien vaincre sa résistance ;
Votre femme sera, ma foi,
240 Soumise en tout à votre loi :
Croyez-en mon expérience ;
Retirez-vous un instant, la voilà ;
À votre gré, croyez que tout ira.

CANDIDE.

Ah ! Ah ! Je n'espère pas ça.

MARTIN.

245 Ah ! Ah ! Je voudrais bien voir ça.

Candide et Martin sortent.

SCÈNE VI.

**Pangloss, Madame de Candide, ensuite
Martin paroissant au fond du théâtre.**

MADAME DE CANDIDE.

Air : Jupiter un jour en fureur.

Avec Candide je vous vois,
Et chacun de vous deux, je gage,
De tout son coeur ici l'engage
À s'irriter contre moi.

PANGLOSS.

Mais non, c'est lui qui vous accuse...

MADAME DE CANDIDE.

250 Monsieur, quand un mari déclame
Contre une épouse injustement,
On plaint son aveuglement,
En consolant sa femme.
255 On plaint son aveuglement,
En consolant sa femme.

PANGLOSS.

Mais votre mauvaise humeur...

MADAME DE CANDIDE.

Eh qui n'en aurait pas ! Loin de mon pays, sans parents,
sans État, sans fortune, habiter tristement une misérable
chaumière, et pour surcroît de peine, un mari... Ah !...

PANGLOSS.

Il est donc bien changé ?

MADAME DE CANDIDE.

Air : Pour qu'sa prétention soit bannie.

Jadis il se faisait connaître
Par les soins les plus assidus ;
Mais on aura pour moi peut-être
Les attentions qu'il n'a plus.
260 Qu'un mari néglige sa femme,
Bientôt d'autres à genoux
S'empresent d'offrir à Madame
Ce que refuse l'époux.

PANGLOSS.

Eh bien, c'est peut-être ce qui pourrait arriver de plus
heureux.

MARTIN, au fond de la scène.

Écoutons un peu comment Maître Pangloss s'y prend
pour faire entendre raison à Madame.

MADAME DE CANDIDE.

Vous savez que dans notre jardin....

Air : Nous avons une terrasse.

Il est un certain bocage,
265 Un réduit secret,
Dont le séjour me plaît ;
C'est sous ce charmant ombrage
Qu'en paix
Souvent je me distrais.
270 La fraîcheur d'un sombre feuillage,
De divers oiseaux le ramage
Y répand un calme enchanteur,
Qui passe jusque dans mon coeur :
J'éprouve une douce langueur,
275 Un sentiment dont la douceur
Me fait oublier mon malheur.
Or, ce bosquet est depuis quelque temps
Tous les matins orné de fleurs nouvelles ;
J'y vois briller les trésors du printemps,
280 Le lys, l'oeillet, les roses les plus belles.

Cacambo de soins si fidèles
Connâit seul l'auteur en ces lieux.

MARTIN, à part.

Le valet est le confident ; c'est dans l'ordre.

MADAME DE CANDIDE.

Quelqu'un qui vous aime
D'une ardeur extrême,
285 Dit-il, à vos yeux
Craint de s'offrir lui-même ;
Sensible et timide,
Le respecte, le guide ;
Mais il est heureux
290 S'il a rempli vos vœux.

MARTIN, à part.

Fort bien.

PANGLOSS.

Peut-être est-ce Candide lui-même, qui voulant vous
surprendre...

MADAME DE CANDIDE.

Air : Pour la Baronne.

Pour son épouse,
Un mari se met-il en frais !
Grondant chez lui, d'humeur jalouse,
S'il est galant, ce n'est jamais
295 Pour son épouse.

PANGLOSS.

En ce cas-là...

Air : Le premier du mois de Janvier.

C'est quelque Turc de ce canton,
Et ces amoureux-là, dit-on,
Sont bien plus polis que les nôtres ;
Près de l'objet de leurs amours,
300 Chaque petit soin est toujours
Accompagné de plusieurs autres.

MADAME DE CANDIDE.

On le dit.

PANGLOSS.

Je vous conseille de suivre cette affaire-là.

MARTIN, à part.

À merveille, Maître Pangloss. Allons chercher Candide.

Il sort.

MADAME DE CANDIDE.

Mais, Docteur, songez donc que l'honneur de ma maison....

PANGLOSS.

Tout cela ne sera qu'en apparence et pour éveiller la jalousie de votre mari.

MADAME DE CANDIDE.

Après tout, vous avez raison.

Air : Est-il de plus douces odeurs.

À feindre de prendre un amant,
Eh bien, je me décide ;
Je ferai naître en l'écoutant
305 Les soupçons de Candide.

PANGLOSS.

Mais du moins avec votre époux
Soyez donc plus affable :
Un homme n'est jamais jaloux
Que d'une femme aimable.

MADAME DE CANDIDE.

Je vous promets que dorénavant... Le voici, vous allez voir...

SCÈNE VII.
Les Mêmes, Candide, Martin.

MARTIN, à Candide.

Venez, venez, vous allez apprendre du nouveau.

MADAME DE CANDIDE.

Air : La bonne aventure.

310 Vous voilà, mon cher mari !

MARTIN, à part, avec ironie.

Son cher mari !

CANDIDE, à Pangloss.

C'est de bon augure.

MADAME DE CANDIDE.

Ah ! Loin d'un objet chéri,
Comme le temps dure !

CANDIDE.

315 Quel changement inouï !
Que mon coeur est réjoui !
La bonne aventure.

TOUS.

Oh oui !
La bonne aventure.

MADAME DE CANDIDE.

Air : Je suis Carmélite, moi.

320 Mon bon ami, d'être toujours la même,
Je vous donne ma foi.

MARTIN, à Pangloss.

Docteur fameux et d'une adresse extrême,
Honneur à votre emploi.

PANGLOSS.

325 Qu'importe ici qu'un pédant m'apostrophe :
Je suis philosophe, moi,
Je suis philosophe.

MARTIN.

Air : Quelques-uns prirent le cochon.

Quelques-uns nomment autrement
Cette philosophie.

CANDIDE, à Pangloss.

Ah, mon cher maître, assurément,
Vous me rendez la vie.

MARTIN.

330 Bravo ! Remerciez-le bien :
De vaincre Madame il connaît le moyen,
Et vous verrez, si ses avis
Sont suivis,
Que Monsieur n'est pas à demi
335 Votre ami.

PANGLOSS.

Eh pourquoi pas, Monsieur !

CANDIDE.

Comment, est-ce que je serais ?....

MARTIN.

Apparemment, et vous auriez dû deviner à l'air dont
Madame vous a reçu tout à l'heure....

CANDIDE.

Mais qu'est-ce que cela signifie ?

MARTIN.

Que Madame vous caresse aujourd'hui, parce qu'elle vous
trompe ; qu'elle a un amant ; que cet amant lui fait des
cadeaux.... M'entendez-vous ?

CANDIDE.

Est-il possible ?

MARTIN.

Oh que non ; cela ne s'est jamais vu.

MADAME DE CANDIDE.

Je vous jure, mon ami....

PANGLOSS.

Mais n'écoutez donc pas Monsieur Martin ; il rêve, selon sa coutume.

Bas à Madame de Candide.

Vous voyez ? Le moyen réussit.

MADAME de CANDIDE, à part.

Il est jaloux ! Bon.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, Cacambo.

PANGLOSS.

Eh ! Voici l'ami Cacambo !

MARTIN.

Déjà de retour !

PANGLOSS.

As-tu bien vendu mon ouvrage ?

MARTIN.

M'apportes-tu beaucoup d'or ?

CACAMBO.

Air : Il a voulu.

Messieurs, tout doux ;
Préparez-vous
À ce que je vais dire.
J'ai vendu les fleurs et les fruits,
340 Mais quant à vos deux manuscrits,
On a voulu,
On n'a pas pu
Achever de les lire.
Et les voici.

PANGLOSS.

Air : Ton humeur est, Catherine.

345 Ô Ciel, quelle est ma surprise !
Mon ouvrage est rejeté.

MARTIN.

Dans ce siècle de sottise
Tout n'est que frivolité.
Pour qui ne veut rien d'utile,

350 Un livre a bien peu d'attraits.

CACAMBO.

Eh pourtant il s'en vend mille
Qui ne se lisent jamais.

PANGLOSS.

Qu'est-ce que cela fait ? On les prône, on en dit du bien
ou du mal, on les achète, on les paye, et tout est pour le
mieux.

MARTIN.

Que les temps sont changés !

PANGLOSS.

C'est ma faute aussi, j'aurais dû aller proposer mon
ouvrage moi-même.

CACAMBO.

Écoutez, Messieurs, tout n'est pas encore désespéré. On
m'a assuré que si vous pouviez avoir l'approbation d'un
fameux Derviche, qui passe pour le meilleur philosophe
de la Turquie, vos manuscrits se vendraient aisément :
informez-vous du lieu de sa demeure, qui n'est pas loin
d'ici, et allez le trouver.

MARTIN.

Soit. Si ce Derviche est vraiment un Sage, il pensera
comme moi.

PANGLOSS.

S'il est grand philosophe, je pourrai raisonner avec lui des
effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de
l'harmonie préétablie et de la raison suffisante.... Qu'en
dites-vous, mon cher élève ? Écoutez donc, vous êtes-là à
rêver...

CANDIDE.

Air : Sans le savoir.

Eh, sais-je ce que je dois faire !

PANGLOSS.

Allons, tâchez de vous distraire.

CANDIDE.

355 Mon sort ne peut se concevoir ;
Ce Martin m'a déchiré l'âme.
Ah ! C'est un cruel désespoir

Que d'être trompé par sa femme,
Et le savoir.

MARTIN.

Il y a quelqu'un ici qui peut encore mieux vous instruire.
Le prudent Cacambo est dans la confidence.

CANDIDE.

Lui ?

CACAMBO.

Quoi ! Quelle confidence ?

MARTIN.

Tu fais l'ignorant... et ce galant qui fournit à Madame de
si belles fleurs.... là.... dans le petit bosquet du jardin ?

CACAMBO.

Air : Guillot a des yeux complaisants.

360 Quoi ! L'on ose accuser ainsi
L'innocence elle-même !

À Candide.

Apprenez donc, Monsieur, qu'ici
Votre erreur est extrême.
Pauvres femmes ! Voilà comment,
365 Dans maintes circonstances,
On vous condamne injustement
Sur la simple apparence.

MARTIN.

Sur la simple apparence ! Il est bon-là.

CACAMBO.

Sachez, Monsieur, que ce prétendu galant, qui vous cause
tant d'ombrage, n'est autre que votre fils.

CANDIDE.

Est-il possible ?

MADAME DE CANDIDE et PANGLOSS.

Ô Ciel !

MARTIN.

Cela ne se peut pas.

PANGLOSS, à Martin.

Eh bien, Monsieur le visionnaire....

CACAMBO.

C'est cet aimable enfant, qui vient tous les matins apporter à sa mère les fleurs qu'il fait qu'elle aime, et qu'il prend plaisir à cultiver pour elle.

MADAME DE CANDIDE, à part.

Voilà mon projet manqué.

CANDIDE, à Cacambo.

Tu sais donc où il est ?

CACAMBO.

Non pas précisément, mais je sais que vous ne tarderez pas à le voir.

CANDIDE.

Je reverrai mon fils, et ma femme est fidèle ! Ah ! Pardonne, chère épouse...

MADAME DE CANDIDE.

Laissez-moi, laissez-moi.

Air : Du matin au soir dans ce château.

Dieux ! Que mon destin est affligeant !
Suis-je faite
370 Ainsi pour la retraite ?
Chaque jour notre état indigent
Nous présente un besoin plus urgent.
Ah ! Si du moins sa tendresse
Était la même toujours,
375 Ici, malgré ma détresse,
J'aurais encor de beaux jours ;
Mais, hélas ! De son coeur
La froideur
Augmente
380 L'ennui qui me tourmente ;
Et comment n'être pas en courroux,
De n'avoir que l'ombre d'un époux ?

Elle sort.

CANDIDE.

Eh bien, la voilà plus furieuse que jamais.

PANGLOSS.

Air : Non, je n'aimerai jamais que vous.

Mon ami, ce n'est rien que cela ;
Tout ce grand courroux n'est qu'un léger nuage.
385 Mon ami, ce n'est rien que cela,
Et j'apaiserai cette bourrasque là.

MARTIN.

C'est fort bien dit, employez son message,
Monsieur Pangloss est un homme inventif ;
Morbleu, jamais n'aurez-vous de courage
390 Pour commander à cet esprit rétif !

CANDIDE.

Tous ces froids discours sont superflus,
Vos raisonnements ne sont que verbiages.
Tous ces froids discours sont superflus ;
Laissez-moi, messieurs, je ne vous croirai plus.
395 Mon seul espoir
Est d'aller voir
Ce Derviche si grand, si sage.

PANGLOSS.

Eh bien, allons,
Nous le verrons,
400 Et tous nous le consulterons.

CANDIDE, à Cacambo.

S'il est, comme on dit, docteur fameux,
Il rétablira la paix dans mon ménage.
S'il est, comme on dit, docteur fameux ;
Il me donnera le moyen d'être heureux.

PANGLOSS, à Martin.

405 S'il est, comme on dit, docteur fameux,
Il approuvera sans doute mon ouvrage.
S'il est, comme on dit, docteur fameux.
Moi, je vais paraître un grand homme à ses yeux.

ACTE II

Le théâtre représente un verger, et de chaque côté de la scène, sur le devant, un petit carré de jardin. On voit la maison de Caleb sur la droite, et un berceau d'orangers à la porte : le verger est enclos d'une espèce de haie qui a une porte au milieu ; par-delà est une chaîne de montagnes : tous les arbres doivent être abondamment garnis de fruits.

SCÈNE PREMIÈRE. Justin, Osmin, Zulmis, Zélie.

Ils sont occupés à différents travaux du jardinage.

OSMIN.

Air :

410 Des riches dons de la nature
Comme ce verger s'embellit !
À nos soins, à notre culture
Tout répond et sourit.

JUSTIN.

415 De l'automne les doux présents
Se joignent aux fleurs du Printemps,
Et dans ces lieux
Délicieux,
Tout charme le coeur et les yeux.

ZULMIS.

420 Si l'apparence
De l'abondance
Brille sur ces riants coteaux,
C'est l'assistance,
C'est l'influence
Du Ciel qui bénit nos travaux.

ZÉLIE.

425 Sa bienfaisance,
Sur l'innocence,
Avec bonté s'étend toujours ;
Nos coeurs sensibles,
Doux et paisibles,
Ont droit à ses tendres secours.

OSMIN, JUSTIN.

430 Oui, tout fleurit,
Tout mûrit
Et promet le bonheur.

ZULMIS, ZÉLIE.

Dieux ! protégez,
Ménagez
435 Cet espoir enchanteur.

TOUS.

Des riches dons de la nature, etc.

ZULMIS.

Que ces fleurs sont belles ! Qu'elles sont fraîches ! Ah !
C'est que leur culture est l'ouvrage de mon époux.

OSMIN.

Ô ! Ma Zulmis ; cet espace de terrain est destiné à ton amusement ; travailler à l'embellir est le plus grand, le plus cher de mes plaisirs.

ZÉLIE.

Je me flatte, ma soeur, que mon jardin est tout aussi beau que le vôtre, malgré que je sois seule à le cultiver.

JUSTIN.

Il ne tiendrait qu'à vous, belle Zélie, de trouver un aide.

ENSEMBLE.

OSMIN.

Air : Vraiment oui, c'est demain (de Richard.)

Ici, chaque matin,
Tu viens parer ton sein ;
Le bouton qu'on y laisse
440 S'ouvrira demain.
Ainsi, de ton Osmin,
L'amour sera sans fin
Tel il est ce matin.
Tel il sera demain.

ZULMIS.

445 Ici, chaque matin,
Je viens parer mon sein :
Le bouton que je laisse,
S'ouvrira demain.
Ainsi, de mon Osmin,
450 L'amour sera sans fin

Tel il est ce matin.
Tel il sera demain.

JUSTIN, à Zélie.

Air : Vivre sans amour.

Mais pourquoi,
Dis-moi,
455 T'opposes-tu sans cesse
Aux soins que Justin
Voudrait prendre de ton jardin ?

ZÉLIE.

En refusant à ta tendresse
De partager ici mon loisir,
460 De ces fleurs je suis la maîtresse ;
À t'en offrir
J'ai plus de plaisir.

OSMIN, ZULMIS, à Justin.

Air : Vraiment oui, c'est demain.

Sois sage, aime-la bien,
Et le plus doux lien
465 Couronnant ta tendresse,
Son bien
Sera le tien ;
Oui, Justin,
Sois certain,
470 En méritant sa main,
Que tous les droits d'Osmin
Seront à toi demain.

ZÉLIE.

Voilà mon père.

SCÈNE II.

Les Mêmes, Caleb, apportant des arbustes.

OSMIN, allant au-devant de lui et le débarrassant.

Air : Vaudeville des deux Jumeaux.

Prendre tant de peine à ton âge !
Ah ! Permits-nous de te gronder :
475 Mon père, ici tout ton ouvrage
Doit être de nous commander.

ZULMIS.

Te voir tranquille est notre envie,
Ne sais-tu pas que les travaux
Sont les plaisirs de notre vie,
480 S'ils te procurent le repos ?
Sont les plaisirs de notre vie,
S'ils te procurent le repos ?

CALEB.

Je le sais, mes enfants, je le sais.

Air : Nous sommes précepteurs d'amour.

Mais je voudrais, de ce côté,
Augmenter s'il se peut, l'ombrage ;
485 Il faut, des chaleurs de l'été,
Garantir l'hiver de mon âge.

OSMIN, JUSTIN.

Air : Fournissez un canal au ruisseau.

Pour trouver ces arbustes choisis,
Souffre, papa, que je m'empresse.

CALEB.

Eh bien, soit, allez donc, mes amis,
490 Suppléez tous deux à ma faiblesse.

Ils sortent.

Ainsi l'homme, malgré les ans,
Malgré sa démarche peu sûre,
Grâce à la loi de la nature,
Est jeune encor dans ses enfants.
495 Grâce à la loi de la nature,
Est jeune encor dans ses enfants.

SCÈNE III.

**Zulmis, Zélie, Caleb, Candide, Madame
Candide, Pangloss, Martin, Cacambo.**

Ces derniers arrivent sur le penchant d'une colline, au fond du théâtre. Candide et Cacambo se détachent de la troupe et entrent dans le verger : les autres restent assis sur la montagne.

CACAMBO.

Air : Or nous dites, Marie.

Enseignez-nous, de grâce,
Un Derviche savant,
Qui dans le pays passe
500 Pour un homme étonnant.

CANDIDE.

S'il coule ici sa vie,
S'il y fixe ses pas,
Que je vous porte envie !

CALEB.

Je ne le connais pas.

CACAMBO.

On nous a cependant bien indiqué...

CANDIDE.

Comment pouvez-vous méconnaître ce grand homme ?

CACAMBO.

Vous n'êtes donc pas Philosophe ?

CALEB.

Non, Monsieur.

CACAMBO.

Vous n'êtes pas Philosophe ! À votre âge ! Vous ne raisonnez pas ! Vous ne disputez pas sans cesse sur les moyens de vivre en bonne intelligence ?

ZÉLIE.

Air : Êtes-vous de Chantilly ?

505 Celui que l'on cherche ici,
N'est-ce pas un vieillard ?

CACAMBO.

Oui.

ZÉLIE.

Dont la figure est austère,
Qui parle d'un ton sévère ?

CACAMBO.

Chacun le désigne ainsi.

ZÉLIE.

Air : Il était une fille.

510 Souvent, dans la campagne,
Quand nous nous promenons,
Nous le voyons,
Mais nous fuyons.
Par-delà la montagne,
515 On dit qu'en ce vallon
Demeure le barbon.

CACAMBO.

Bon.
Avant que j'en approche...
Ma belle enfant, pardon.
520 Monsieur Pangloss, écoutez donc.
Montez sur cette roche,
Vers ce coteau qui fuit,
Voyez-vous son réduit ?

PANGLOSS, du haut de la montagne.

Oui, j'aperçois une chaumière isolée, qui m'a tout l'air de
la demeure d'un derviche.

CACAMBO.

C'est sûrement cela.

Air : C'est la petite Thérèse.

Adieu donc, mesdemoiselles.

CANDIDE.

525 Puissiez-vous être à jamais
Autant heureuses que belles.

ZÉLIE.

Grand merci de vos souhaits.

CACAMBO, à Caleb.

Vous trouvez des avantages
À rester en paix chez vous ;

530 Mais nous, pour devenir sages,
Nous courons comme des fous.

Cacambo et Candide rejoignent les autres, et tous s'en vont.

SCÈNE IV.

Caleb, Zulmis, Zélie, Osmin, Justin.

**OSMIN, JUSTIN, occupés à placer autour du berceau
d'oranger des arbustes qu'ils rapportent : pendant le
Couplet suivant les autres parlent bas.**

Air : Une jeune fillette.

Notre ouvrage prospère,
Et l'on pourra bientôt,
Dans ce bosquet, j'espère,
535 Se garantir du chaud.

JUSTIN.

En servant ce bon père,
C'est satisfaire
À tous
Nos goûts.
540 Le travail est pour nous
Bien doux.

OSMIN.

Et puis, dans cette affaire,
Ici
Nous gagnerons aussi ;
545 Car d'un feuillage
Épais,
L'ombrage
Frais,
En modérant les feux du jour,
550 Double ceux de l'amour.

ENSEMBLE.

Qui d'un feuillage
Épais,
L'ombrage
Frais,
555 En modérant les feux du jour,
Double ceux de l'amour.

OSMIN, à Zulmis, qui a les yeux fixés sur son jardin.

Que regardes-tu donc là ?

ZULMIS.

Air : D'instant qu'on nous mit en ménage.

De ces fleurs que ta main rassemble
Afin d'embellir mon jardin,
Depuis quelque temps, il me semble
560 Qu'il en manque chaque matin.
Cher Osmin !

Bis.

Cette inquiétude
Me tourmente, et c'est malgré moi ;
Mais je fais mon unique étude
565 De garder ce qui vient de toi.

OSMIN.

Ma bonne amie, ce secret....

ZULMIS.

Un secret pour ta femme !

OSMIN.

Air : Sous le nom de l'Amitié.

C'est celui de l'amitié ;
Je n'en suis pas le maître.

JUSTIN.

Moi, je le fais connaître
Ce secret de l'amitié.
570 Le chagrin doit-il naître
Au coeur de ta moitié,
Sous le nom de l'amitié ?

C'est à moi qu'Osmin a donné ces fleurs.

ZÉLIE.

À vous !... Mais mon père veut savoir ce que vous en
avez fait.

CALEB.

Moi ? Point du tout. N'est-il pas maître de disposer à son
gré de ce que son ami lui donne. Je le crois trop
raisonnable pour en faire un mauvais usage.

JUSTIN.

Ah ! Bien au contraire.

CALEB.

Mais, s'il veut garder le silence sur l'emploi de ces fleurs,
ai-je le droit de le faire parler ? Je ne suis pas son père.

JUSTIN.

Air : Résiste-moi, belle Aspasia.

Tout à vous m'engage et me lie ;
Tout dit que je suis votre fils.

Bis.

575 Vos bontés, dont je sens le prix,
Et ma tendresse pour Zélie.
Vous approuvâtes mon amour :
Et, depuis ce moment prospère,
Dans ses yeux je lis chaque jour
580 Que vous devez être mon père.

CALEB.

J'en aurai toujours les sentiments, et j'espère que tu n'en
seras jamais indigne.

JUSTIN.

Oh ! Non, jamais.

OSMIN, à Zulmis.

Tu n'as plus d'inquiétude ?

ZULMIS.

Ô ! Mon ami, ce sentiment était trop pénible.

Air : L'amour est un enfant trompeur. (de M. Martini.)

Le secret le plus innocent,
La moindre bagatelle
Nous peut, hélas ! causer souvent
Une peine cruelle :
585 Nous formons de fâcheux soupçons ;
Injustement nous offenso
Le coeur le plus fidèle.
Le coeur le plus fidèle.

OSMIN.

Zulmis, ô toi, que je connais
590 Sensible autant que belle,
Garde-toi bien d'avoir jamais
Cette peine cruelle.
Ton Osmine t'a donné sa foi ;
Osmine sera toujours pour toi
595 L'époux le plus fidèle.
L'époux le plus fidèle.

ENSEMBLE.

ZULMIS.

Eh bien, d'un soupçon importun,
Mon coeur veut se défaire ;
Mais, pour notre bonheur commun,
600 Ami, plus de mystère.
Au titre de fidèle époux,
Joins encore un titre bien doux,
Celui d'époux sincère.
Celui d'époux sincère.

OSMIN.

605 Oh ! Oui, d'un soupçon importun,
Ton coeur peut se défaire ;
Mais, pour notre bonheur commun,
N'ayons plus de mystère.
Au titre de fidèle époux,
610 Je veux joindre un titre bien doux,
Celui d'époux sincère.
Celui d'époux sincère.

CALEB.

Osmin, viens avec moi parcourir le verger et voir quels
sont les fruits qu'on peut cueillir aujourd'hui.

OSMIN.

Allons. Toi, ma femme, prépare des corbeilles pour les
mettre.

ZULMIS.

J'y vais.

Elle entre dans la maison. Caleb sort avec Osmin.

SCÈNE V. Justin, Zélie.

JUSTIN.

Vous me boudez, Zélie ?

ZÉLIE.

Non, Monsieur, mais j'admire votre discrétion.

JUSTIN.

Air : N'en demande pas davantage.

Pourquoi ce soupçon offensant ?
À mon amour c'est faire outrage.
615 Du secret le plus innocent,
Vous ne devez point prendre ombrage :
J'en fais le ferment ;
Mais, pour le moment,
N'en demandez pas davantage.

Bis.

ZÉLIE.

620 À bien garder un tel secret,
Moi-même aussi je vous engage :
Monsieur, j'y prends peu d'intérêt ;
Oui, j'entends fort bien ce langage,
Et sens qu'en effet,
625 Mon cœur satisfait
N'en demande pas davantage.

Bis.

JUSTIN.

Ma chère Zélie....

ZÉLIE.

Et vous me faites un mystère....

JUSTIN.

Soyez sûre que celle qui en est l'objet...

ZÉLIE.

Celle qui en est l'objet ! C'est une femme ?

JUSTIN.

Ah oui ; mais croyez....

ZÉLIE.

Comme vous en parlez avec feu !

JUSTIN.

Air : Non, non, Doris ne pense pas.

Ah ! sans faire couler vos pleurs,
Je puis vous peindre mon ivresse ;
Celle à qui j'ai donné ces fleurs
630 A tant de droits à ma tendresse !
Dans mon coeur elle règne aussi ;
Autant que vous elle m'est chère ;
Et je dois m'exprimer ainsi,
Puisque je parle de ma mère.

ZÉLIE.

De votre mère !

JUSTIN.

Eh ! Oui.

ZÉLIE.

Ah ! Je respire.

Même Air.

635 Pourquoi le taire si longtemps ?
Mon ami, que pouvais-tu craindre ?
Du plus tendre des sentiments,
Aurais-je donc voulu me plaindre
Combien pour ta mère en ce jour,
640 J'estime ton amitié pure !
Ah ! Ce n'est pas voler l'amour,
Que rendre hommage à la nature.

Bis.

Puisque ces fleurs étaient pour votre mère, il fallait donc
les prendre dans mon jardin.

JUSTIN.

Les ayant reçues de vous, j'aurais peut-être eu peine à les
donner.

ZÉLIE.

Mais, vous avez dit à mon père que vous étiez orphelin.

JUSTIN.

Il est vrai : je craignais qu'il ne refusât de me recevoir chez lui, s'il apprenait que mon père et ma mère ne sont pas loin d'ici, et que je les ai quittés sans qu'ils sachent ce que je suis devenu ; mais, belle Zélie, si Caleb se détermine à nous marier ensemble, j'irai sur-le-champ me jeter aux pieds de mes parents, et les prier de consentir à notre union.

ZÉLIE.

Eh ! Pourquoi ne m'avoir pas dit cela d'abord ?

JUSTIN.

Air : Une Abeille toujours chérie.

Ah ! pardonne-moi, chère amie,
D'avoir eu ce secret pour toi.

ZÉLIE.

645 Va, de tout mon coeur je l'oublie,
Puisque tu m'as gardé ta foi.
Si soupçonner ce que l'on aime
Est le plus grand tourment du coeur,
Mon ami, le bonheur suprême
650 N'est-il pas de sortir d'erreur ?

SCÈNE VI.

Les Mêmes, Caleb, Osmin, Zulmis, sortant de la maison.

CALEB.

Oh ça, mes enfants, vous allez vous mettre à cueillir les fruits ; et moi, pendant ce temps-là, je vais ici près visiter nos champs.

JUSTIN.

Nous aurons bientôt fait, papa.

Caleb sort du verger par le fond du théâtre.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, excepté Caleb.

ZULMIS.

Allons, allons à l'ouvrage.

OSMIN, montrant un arbre qui est sur le bord de la scène.

Il est isolé et a un banc de gazon au pied.

Commençons ici.

JUSTIN.

Moi, je vais monter sur l'arbre.

Air : Toujours va qui danse.

Mais afin de nous mettre en train,
Et doubler notre zèle,
Il faut chanter quelque refrain,
Quelque chanson nouvelle.
655 Quand on s'occupe tristement
La main est nonchalante ;
On travaille bien mieux gaîment ;
Car toujours va qui chante.

OSMIN.

Il a raison. Place-toi là, Zélie ; toi, là, ma femme, et moi ici. C'est bien.

Justin est dans l'arbre ; Zélie est montée sur le banc de gazon ; elle reçoit les fruits de Justin, les donne à Osmine, qui les passe à sa femme, et celle-ci les arrange dans un panier.

OSMIN.

Air Béarnais.

Oui, ce n'est que dans nos asiles,
660 Nos bois et nos champs,
Qu'on a des jours purs et tranquilles,
Et des biens constants.
Voyez les riches et les grands ;
Voyez les habitants des villes :
665 Ils ont quelques plaisirs aussi ;
Mais le bonheur n'est qu'ici.

ZULMIS.

Air : Ô ma chère Musette.

Dès que le jour éclaire
Nos paisibles coteaux,
Nous embrassons mon père,

670 Et courons aux travaux ;
Chacun a son ouvrage,
Dont il presse la fin,
Pour avoir l'avantage
D'aider à son voisin.

OSMIN.

Air Béarnais.

675 À midi, nous quittons la plaine
Pour un bois épais,
Où Zéphir, de sa douce haleine,
Vient souffler
Sur un gazon bien vert, bien frais
680 Le repas s'apprête sans peine ;
Fruits et laitage sont les mets
Dont l'appétit fait les frais.

ZÉLIE.

Air : Ô ma chère Musette.

Pendant l'ardeur brûlante
Des rayons du soleil,
685 Chacun, l'âme contente,
Donne une heure au sommeil.

JUSTIN, à Zélie.

Pour nous, ce temps se passe
À quelques jeux nouveaux ;
Et ce qui nous délasse,
690 Ce n'est pas le repos.

OSMIN.

MÊME AIR Béarnais.

On s'éveille, on reprend bien vite
Le travail gaiement ;
Et, sans être las, on le quitte
Au soleil couchant.
695 Nous revenons chantant,
Dansant ;
L'amour, qui nous attend au gîte,
Tout bas sourit,
Se réjouit
700 À l'approche de la nuit.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

**Les Mêmes, Caleb, Candide, Madame
Candide, Pangloss, Martin, Cacambo.**

**CALEB, invitant Candide et sa suite à entrer dans le
verger.**

Air : Laissez paître vos bêtes.

Cédez à ma prière,
Reposez-vous dans ce séjour ;
Et près de ma chaumière,
Bravez les feux du jour.

À sa famille.

705 Çà, mes enfants,
Venez céans
Présenter à ces étrangers
Les plus beaux fruits de nos vergers.
Cédez à ma prière,
710 Reposez-vous dans ce séjour ;
Et près de ma chaumière,
Bravez les feux du jour.

CANDIDE et sa Suite.

Cédons à sa prière,
Reposons-nous dans ce séjour ;
715 Et près de sa chaumière,
Bravons les feux du jour.

**JUSTIN, à Zélie, qui lui fait signe de descendre de
l'arbre.**

Ô ciel ! Mon père et ma mère !

Il se blottit dans l'arbre.

ZÉLIE, à part.

Est-il possible !

PANGLOSS, à Caleb.

Mais, vous n'avez pas répondu à ma question sur
l'aventure arrivée à ce Muphti.

Mufti : religieux de la religion
musulmane.

CALEB.

Je n'ai jamais su le nom d'aucun Muphti, ni d'aucun Vizir.
J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je
ne m'informe point de ce que l'on fait à Constantinople ;
je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que
je cultive.

*Osmin, Zulmis et Zélie, apportent des corbeilles garnies de fruits et
de fleurs, et en offrent à Candide et aux autres.*

ZULMIS, OSMIN.

Air : Ainsi donc loin d'acquiescer.

On pourrait vous offrir ailleurs
Des mets de toute espèce :
Ici, des fruits ornés de fleurs,
720 Voilà notre richesse.

ZÉLIE, à Candide, lui montrant les fruits.

Nous les avons cueillis exprès
D'une main diligente ;
Trouveriez-vous rien de plus frais ?

CANDIDE.

Celle qui les présente.

*Candide et sa femme s'assoient au pied de l'arbre sur lequel est
monté Justin.*

PANGLOSS, à Caleb.

Vous ne connaissez donc pas votre voisin, ce Derviche
atrabilaire, qui vient de nous recevoir si mal ?

Atrabilaire : Mélancolique, qui est
d'un tempérament où la bile noire
domine. [F]

CALEB.

Non : je vis tranquillement ici avec ma famille, et je ne
vois personne.

MARTIN.

Ah ! Que vous avez bien raison ! Les hommes sont
méchants, les femmes sont perfides, et je vais vous
prouver...

CALEB.

Non, je vous remercie : si c'est une vérité, elle est bien
affligeante.

PANGLOSS.

N'écoutez pas Monsieur Martin, c'est un radoteur. Moi, je
veux vous prouver que tout est au mieux, dans le meilleur
des mondes.

CALEB.

Monsieur, cela se peut bien.

À part.

Quelle espèce de gens !

CACAMBO, à part, apercevant Justin dans l'arbre.
Eh mais... Je ne me trompe pas... Non, vraiment, c'est Justin !

JUSTIN, lui faisant signe de se taire.
Chut.

ZÉLIE, à Cacambo.
Paix donc.

CACAMBO.
Et voilà sans doute la charmante Zélie.

CANDIDE, à Caleb.
Vous devez avoir une grande et magnifique terre ?

CALEB.
Je n'ai que vingt arpents ; je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.

Arpent : certaine mesure de la surface des terres, qui est différente selon les provinces, et qui est ordinairement de cent perches carrées. L'arpent de Paris a cent perches, et la perche a vingt deux pieds. [F]

MADAME DE CANDIDE, à part.
Que je me plais parmi ces bonnes gens !

CANDIDE.
Votre famille est-elle nombreuse ?

CALEB.
Le Ciel ne m'a donné que deux filles ; l'aînée a épousé cet honnête garçon que vous voyez près d'elle.

MADAME DE CANDIDE.
Ils paraissent, quoique mariés ensemble, s'aimer bien tendrement.

OSMIN.
Air : Andante d'un symphonie d'Haydn.

725 Chez nous sans effort on s'aime,
On s'aime de bonne foi ;
De s'aimer toujours de même
On se fait la douce loi :
D'une constance pareille
730 Chacun a l'espoir certain,
Et plus encor que la veille,
On s'aime le lendemain.

ZULMIS, ZÉLIE.

Mineur.

Le chant des oiseaux,
Le bruit des ruisseaux,
735 Les arbres naissants,
Les vents frais et caressants,
Les brillantes fleurs,
Leurs douces odeurs,
Tout dans ce séjour
740 Invite à l'amour.

ZULMIS, ZÉLIE, OSMIN, CALEB.

Aussi nous sans effort on s'aime,
On s'aime de bonne foi ;
De s'aimer toujours de même
On se fait la douce loi :
745 D'une constance pareille
Chacun a l'espoir certain,
Et plus encor que la veille,
On s'aime le lendemain.

CALEB.

Je compte bientôt unir la cadette à un jeune orphelin que
j'ai adopté.

CANDIDE.

Que je vous porte envie ! Vous augmentez votre famille,
et moi, je n'avais qu'un fils, je l'ai perdu.

MADAME DE CANDIDE, à Caleb.

Vous êtes donc bien heureux ?

CALEB.

J'ignore si l'on peut l'être davantage, mais je n'ai jamais
désiré de changer mon sort contre celui d'un autre
homme.

MADAME DE CANDIDE.

Que j'aime à entendre ce bon vieillard !

CANDIDE.

Voilà cette félicité parfaite, que j'ai vainement cherchée
jusqu'à ce jour.

MADAME DE CANDIDE.

Eh bien, mon ami, ne pourrions-nous donc la trouver encore ? Ah ! L'exemple de ce respectable vieillard m'éclaire et m'apprend mon devoir.

Air : Ô toi qui suis partout mes pas.

750 Richesse, éclat, vaine grandeur,
Ah ! pour jamais je vous oublie.

CANDIDE.

D'une fausse philosophie
Je ne poursuivrai plus l'erreur ;
Cette sagesse simple et pure,
Qui seule fait le vrai bonheur,
755 Elle est en nous, dans notre coeur,
C'est un présent de la nature.

MADAME DE CANDIDE.

Ô mon ami, daigneras-tu oublier...

CANDIDE.

Ne pensons plus qu'à l'avenir.

MADAME DE CANDIDE.

Hélas ! Une chose encore va troubler notre félicité.

CANDIDE.

Ah oui, l'absence d'un fils.

MADAME DE CANDIDE.

N'est-ce pas que s'il était avec nous...

CANDIDE.

Je n'aurais plus rien à désirer.

MADAME DE CANDIDE.

Ni moi.

JUSTIN.

Que je suis ému !

MADAME DE CANDIDE.

Ce sont les leçons ennuyeuses de ces maudits raisonneurs
qui ont causé sa fuite.

PANGLOSS et MARTIN, se montrant l'un l'autre.
C'est Monsieur.

**CANDIDE ainsi que sa femme, toujours assis au pied
de l'arbre où est caché Justin.**

Air : Sous un ormeau.

Ah ! mon cher fils !
Sur ton départ quand je gémis,
Loin de nous aussi,
760 As-tu le même souci !

JUSTIN, toujours caché.

Oui...

MADAME DE CANDIDE.

C'est toi seul désormais
Qui cause mes regrets.

JUSTIN.

Si j'osais...

MADAME DE CANDIDE.

Près d'un fils, d'un époux,
Que mon sort serait doux !

JUSTIN, descendant.

765 Montrons-nous.

MADAME DE CANDIDE, CANDIDE.

Aimable enfant,
Mon cœur t'appelle en ce moment,
Vois ma peine, hélas !
Viens dans mes bras.

JUSTIN, les embrassant.

770 M'y voilà.

MADAME de CANDIDE, CANDIDE.

Ah ! Mon fils !

CALEB, MARTIN, PANGLOSS.

Son fils !

JUSTIN, à son père et à sa mère.

Pardonnez-moi le chagrin que vous a causé mon absence.

CANDIDE.

Il est oublié, puisque je te revois.

MADAME DE CANDIDE.

Nous ne songeons plus qu'au plaisir que nous fait ton retour.

CALEB, à Justin.

Vous m'avez donc trompé en vous donnant pour orphelin ?

JUSTIN.

Pardon, mon cher Caleb.

PANGLOSS, à Justin.

J'espère que vous n'avez pas oublié mes principes de philosophie ?

MARTIN.

Je crois qu'il ne se souvient plus guère des miens.

JUSTIN.

Vous l'avez dit.

MADAME DE CANDIDE.

Eh, Messieurs, laissez-le tranquille.

CALEB.

Aux discours de ces Messieurs, je conçois facilement le motif de ton départ, et je te pardonne ton petit mensonge.

À Candide.

Puisque je l'avais choisi pour gendre, le croyant orphelin, je ne retirerai point ma promesse au moment où il retrouve ses parents ; si vous y consentez, rien ne sera changé.

ZÉLIE, à Candide et à sa femme.

Voudrez-vous bien de moi pour votre fille ?

MADAME DE CANDIDE.

De tout mon coeur.

CANDIDE.

Nos deux métairies sont peu distantes l'une de l'autre ; nous ne ferons qu'une même famille.

MADAME DE CANDIDE.

Oui, sûrement : et Messieurs Pangloss et Martin peuvent maintenant chercher fortune ailleurs.

CALEB.

Pourquoi donc ? Ces Messieurs se portent bien, ils sont forts, ils travailleront : les cultivateurs ne sont jamais à charge.

CANDIDE.

Mais surtout plus de philosophie.

PANGLOSS.

À la bonne heure, moi, je travaillerai.

CACAMBO, à Martin.

Et vous, papa ?

MARTIN.

Il le faut bien.

PANGLOSS, à Martin.

Ne vous inquiétez pas, nous trouverons encore de temps en temps des occasions de nous disputer.

CACAMBO.

Oh que oui, aux heures de récréations.

CANDIDE.

Je vais donc enfin être heureux !

PANGLOSS.

Mais certainement, je vous l'ai toujours dit.

VAUDEVILLE.

PANGLOSS.

Air : Par sa légèreté.

Tout est bien.

MARTIN.

Tout est mal :

Je le soutiens encore.

PANGLOSS.

D'un fils qui vous adore
Le retour... .

MARTIN.

Est fatal.

PANGLOSS, MARTIN.

775 Par mon système
Vous voyez enfin,

CANDIDE.

Je vois qu'il faut soi-même
Cultiver son jardin.

CALEB.

780 Des intérêts des grands
L'homme obscur s'inquiète ;
Il détruit, il projette
Cent rêves différents :
Quelqu'aventure
L'éveille à la fin,
785 Quand faute de culture,
A péri son jardin.

CACAMBO.

Travaillant lentement,
Soupirant sans relâche,
Bien des gens de leur tâche
790 Se plaignent constamment ;
Moi, je m'empresse,
Content du destin,
Et je chante sans cesse,
Cultivant mon jardin.

MADAME DE CANDIDE.

795 Quand la femme en tout temps
Soigne bien son ménage,
Et chérit sans partage

Son époux, ses enfants,
Le mari sage
800 Doit soir et matin,
Toujours avec courage,
Cultiver son jardin.

JUSTIN.

Sans peine dans nos champs,
Pour m'aider à l'ouvrage,
805 Je trouverais, je gage,
Bien des gens
Obligeants ;
Mais je possède
Un petit terrain,
810 Et j'espère, sans aide,
Cultiver mon jardin.

EN CHOEUR, au Public.

Aujourd'hui, tout tremblant,
Un Auteur, pour vous plaire,
Dans le parc de Voltaire,
815 Entre furtivement,
Vole en cachette ;
Mais l'heureux larcin !
S'il a, d'une fleurette,
Orné notre jardin.
820 Ah ! Qu'il répète
Cet heureux larcin,
S'il a, d'une fleurette,
Orné notre jardin.

FIN

À PARIS, Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place de la
Comédie Italienne.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].